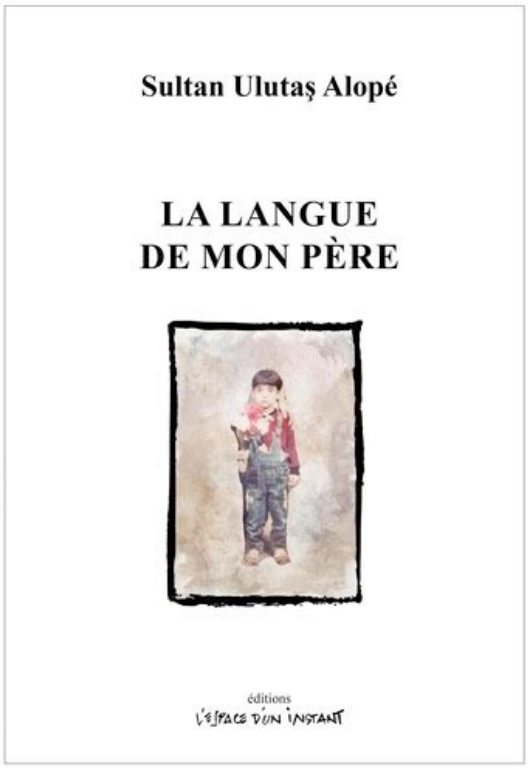
La langue de mon père

Sultan Ulutaş Alopé



COMÉDIE DE CAEN

Sélection 2024

PRÉFACE

Voilà un étrange petit texte, plein de bruit et de fureur.

Notre jeune autrice rejoue Shakespeare, Beckett et peut-être Ibsen en un récit lyrique où une petite fille affublée de deux vies cherche à retrouver une identité. On découvre une voix narrative qui aspire à comprendre puis à pardonner à un homme violent, détruit par ses « missions » en ce bas monde : père et mari intermittent, menacé par les formes précaires de l'existence, il cède parfois à une violence aveugle qui échoit aux hommes de cette lignée kurde quand ils sont déplacés, chassés de leur univers familier.

De la bouche d'une petite fille s'échappe une voix, qui semble provenir d'une pièce éloignée dans la maison ou surgir de l'extérieur, là où les enfants jouent. L'enfant aspire à être choyée mais elle craint le viol et le massacre comme l'agneau qu'elle a vu sacrifier un jour, elle craint de parler mais surtout de se dire kurde ; son angoisse lui enjoint d'adopter des formes multiples, personne adulte, grand-mère, ou personne qui aurait déjà renoncé à l'âge.

Alors, si elle prend la parole, c'est pour dire l'indicible : le magma brûlant d'une relation familiale vécue dans la plus grande insécurité, entre une mère Courage et un père imprévisible mais

aimant. Un père qui occupe la place d'honneur dans son esprit. Les pères kurdes absents, on en a beaucoup entendu parler : héros anonymes de familles disloquées et ogres camouflés, ils sont pourtant là, race maudite.

La langue serait-elle vraiment dangereuse ? Autant que le père lui-même. Dans le cas de Sultan Ulutaş Alopé, la langue française mise au service de la douleur et de l'émancipation sert le kurde et le turc cachés dans des phrases souvent lumineuses comme un poème.

Une langue métisse qui devient son arme face au destin.

Timour Muhidine

Timour Muhidine est écrivain, traducteur, chercheur associé à l'Institut français d'études anatoliennes (IFEA), et enseigne la littérature turque à l'Inalco.

À Münevver, Gülşen et Kübra.

Remerciements à
Lucie Vérot, pour ses relectures précieuses,
Jeanne Garraud et Émilie Baba,
pour leur aide et leurs encouragements,
Patrick Penot, pour son immense soutien.

Note de l'autrice :

Ce texte est le monologue d'une personne ayant appris le français récemment. C'est un français qui n'est pas tout à fait français, un français « étranger », une langue à l'image du personnage, étrangère elle aussi. Cette langue se découvre et s'apprécie par ses imperfections.

Ce fut un choix mûrement réfléchi de livrer aux lecteur·ice·s une version corrigée « avec modération » de ce monologue ; les « fautes » préservant sa véracité, son authenticité et lui conférant sa singularité.

*

Une langue peut-elle être un gilet de sauvetage ?

Aujourd'hui, je vais vous raconter une petite histoire. Pour accéder à cette histoire, j'avais besoin d'un nouveau chemin, autre que ma langue maternelle. Une langue que personne d'autre dans ma famille ne parle.

Je suis en France depuis quatre ans. J'ai rencontré le français pour la première fois de ma vie il y a cinq ans. Cette langue est devenue d'abord mon casse-tête, puis mon escapade, et enfin ma meilleure amie avec qui je peux tout partager à cœur ouvert. Elle m'a encouragée d'aller au plus loin, au-delà de mes limites dans ma petite histoire. Elle a été mon gilet de sauvetage pour faire ce voyage et revenir sans me noyer. C'est pour ça, je lui dois beaucoup.

Je compte sur votre compréhension, dans les deux sens du terme.

*

RASSUREZ-VOUS,
JE NE SUIS PAS UNE TERRORISTE

Récemment j'ai appris que je n'aurais pas ma carte de séjour avant au moins six mois, dans ce nouveau pays que j'ai choisi comme chez moi sans m'en rendre compte. Il faut que je reste sur le territoire pendant le processus administratif. Je ne peux pas retourner dans mon pays d'origine. Si je sors du territoire pendant le processus, je risque de ne pas pouvoir revenir ici. Donc, il faut que je reste.

Je me sens un peu comme une prisonnière, mais je me force à voir le côté positif. J'ai du temps.
Pour tout.

Parmi les occupations que j'ai trouvées, pour passer mon temps libre le plus efficacement possible, il y a apprendre à parler la langue maternelle de mon père, qui n'est pas la langue officielle de mon pays, la Turquie. J'avais déjà eu cette idée quelques années auparavant à Istanbul. Après quelques petites recherches molles sur l'apprentissage de la langue, je me suis inventé des excuses et puis je l'ai oubliée.

Entrer dans une institution qui apprend cette langue en Turquie pourrait être risqué.
Même si c'était seulement pour apprendre une langue.
Parce que… tu peux avoir des embrouilles.

Je ne dis pas que mon pays n'est pas un pays libre et démocratique. Mais vous savez… Il y a des gens malchanceux qui sont en prison parce qu'ils ont été au mauvais endroit au mauvais moment. On ne sait jamais ce qui se passe vraiment dans ce genre de lieu.
Même si ce lieu existait seulement pour apprendre une langue.
Parce que celle-ci n'est pas exactement une langue comme les autres. Mais, en même temps, c'est une langue comme les autres. Il y a une construction grammaticale, j'imagine… Puis des temps, des mots, des sujets, des objets, des verbes…
Après, comme je ne parle pas encore cette langue, je ne sais pas. Peut-être qu'elle est vraiment… elle est vraiment… dangereuse.
Sinon, pourquoi elle aurait été illégale, avant ? Pourquoi elle aurait été interdite par la loi dans mon pays ? Pourquoi on entendait que des grand-mères étaient envoyées en prison parce qu'elles avaient chanté dans cette langue ?
Comment ça peut être dangereux de chanter dans une langue ?

Cette fois, à Paris, je n'ai plus d'excuses. Personne ne me considère terroriste ou séparatiste, à cause de ma volonté d'apprendre cette langue, en tout cas j'espère.
Je ne dis pas qu'on me considérait comme ça dans mon pays, non.
Je suis en France, dans « le pays des droits de l'homme ». Je vais tout simplement entrer dans cet institut, qui est « un organisme légal, culturel, indépendant, non politique et laïc ».

Je ne sais pas pourquoi mais je ressens que c'est le moment de le faire. Je me sens obligée. Pour parler avec mon père ? Pour le